# Théâtre Français de la République. *L’Étourdi*.

Le génie naissant se trouve, pour ainsi dire, comme emmailloté dans les idées et les préjugés de son siècle. On ne vit d’abord dans Raphaël que l’élève de Perrugin ; Corneille commença par imiter Rotrou ; Molière, dans l’enfance de son talent, fut quelque temps, comme tous ses confrères, l’écolier des Espagnols et des Italiens ; le mauvais goût de la province servit encore à égarer ses premiers pas. Le père de la bonne comédie débuta par des farces et des imbroglios ; il paya le tribut aux vices qu’il devait bientôt réformer ; il adopta, dans ses essais, ce comique de surprises, de quiproquo, de déguisements, ces aventures incroyables et burlesques dont ses chefs-d’œuvre ont depuis purgé notre scène. Si les mêmes défauts reparaissent aujourd’hui avec impudence, s’ils obtiennent même une grande faveur, c’est que la médiocrité nous ramène au point où le génie nous avait pris, c’est que la vieillesse des arts ressemble à leur enfance.

*L’Étourdi* fut d’abord joué à Lyon en 1653 ; c’est la première pièce que Molière ait composée en vers ; on y trouve cependant une foule de morceaux qui annoncent une plume très exercée, et cet apprentissage d’un poète novice pourrait servir de modèle à beaucoup de vieux auteurs d’aujourd’hui. Quinault, l’année suivante, fit représenter à Paris *L’Amant indiscret*, ou *Le Maître étourdi* ; le caractère principal est à peu près le même que celui de la pièce de Molière ; la conduite et les détails sont fort différents.

*L’Étourdi* de Quinault est enseveli dans la foule des mauvais ouvrages de ce temps-là ; celui de Molière est resté au théâtre : on y reconnaît, à travers les défauts du siècle, cette force comique, cette verve étonnante, ce naturel et cette vérité du dialogue que jamais aucun poète n’a possédés au même degré. La pièce est tout à la fois de caractère et d’intrigue : on y voit l’inépuisable génie d’un valet occupé à réparer les sottises éternelles de son maître ; c’est l’esprit et la ruse aux prises avec la maladresse et l’étourderie ; mais la marche n’est pas régulière : c’est une espèce de comédie épisodique, composée de plusieurs petites intrigues détachées, qui ne se réunissent que parce qu’elles tendent au même but,

Et chaque acte en la pièce est une pièce entière.

C’est dans le même genre que Picard a composé sa *Petite Ville* et ses *Provinciaux à Paris*. Ce n’était peut-être pas cette irrégularité que Picard devait emprunter à Molière ; il a cependant tiré un très heureux parti de cet emprunt. Les défauts qu’on ne pardonne à un grand homme qu’en faveur de son génie, font quelquefois la gloire de ceux qui les imitent. Molière n’a mis en œuvre les fourberies des valets que dans les farces qu’il accordait quelquefois au goût du peuple et à l’intérêt de ses camarades : il n’a point souillé ses bons ouvrages de ce comique qui n’est point dans nos mœurs, et qui semble ne convenir qu’aux pièces de Plaute et de Térence ; mais ses successeurs, moins délicats, ont fait leur plus belle parure de ces haillons de Molière : les Crispin, les Hector, les Frontin de Regnard ne sont que des copies des Mascarille, des Scapin, des Sbrigani de Molière, et l’on admire dans l’imitateur ce qu’on dédaigne dans le modèle.

Le rôle de Mascarille, dans *L’Étourdi*, est un des plus brillants de l'emploi des valets. Si l'on veut bien passer à Dugazon le bredouillage, les pantomimes forcées, les charges triviales et de mauvais ton, et le coup de pied au cul qu'il donne à son maître de son autorité privée, on trouvera qu'il a mis dans ce rôle beaucoup de vivacité et de feu ; il a ce comique un peu gros qui fait rire la multitude ; ses lazzis, ses postures, son masque, ont un caractère de bouffonnerie que souvent est assez bien assorti au genre de la pièce. On désirerait cependant plus de jeunesse et une taille plus dégagée dans un intrigant qui doit être leste et alerte. Il me semble qu'entre les deux premiers valets de ce théâtre, il existe à peu près la même différence qu'entre Plaute et Térence : les bons mots de Plaute sont le ragoût de la populace, son dialogue est grossier, mais il a de la force et de la chaleur ; Térence est pur, naturel et délicat ; sa plaisanterie est fine ; il fait rire l'esprit, il muse les honnêtes gens, mais il est un peu froid.

Grandmesnil, qui saisit bien l'esprit de Molière, quoiqu'en général il donne trop à la charge, a joué d'une manière très saillante et très comique le rôle d'un des vieillards ; il a reçu ses applaudissements en éclats de dire ; car c'est la meilleure manière d'applaudir la comédie. Baptiste cadet est très plaisant dans le rôle de Trufaldin ; il a surtout un jeu de physionomie capable de déconcerter la gravité la plus opiniâtre. Cet acteur est un aussi bon niais que Brunet, et il a d'autres genres que Brunet n'a pas ; cependant Brunet a plus de vogue ; Brunet fait des délices de la province, il y partage l'admiration publique avec les coryphées du Théâtre Français.

Armand n'a pas de mal rendu le caractère de l’Étourdi, à l'exception de la scène où il est déguisé en Arménien : il y fait trop l'enfant ; il joue avec les plis de sa robe, et fait des poupées avec s ceinture, pendant que Mascarille l'endoctrine ; il a l'air d'un écolier qui s'amuse à des espiègleries, pendant que son précepteur l'ennuie avec ses leçons ; il est vrai que le préceptes du docteur Mascarille sont un peu longs, et la manière lourde dont il les débite pourrait bien faire bâiller, si les niaiseries du disciple ne faisaient un peu rire.

La pièce est en général bien jouée, riche en incidents comiques en situations plaisantes. On a beaucoup ri, mais les rieurs étaient en très petit nombre ; ce qui doit surprendre, puisque c'est une intrigue du genre de celles qu'on paraît aimer aujourd'hui, et qui réussissent sur tous les théâtres : ce sont des ruses d 'un amant pour enlever sa maîtresse ; c'est là le champ o s'exercent à présent les potes comiques, avec un grand succès : on ne voit que cela à Louvois, à Feydeau, au Vaudeville, et l'on se récrie sur l'imagination qui a produit ces déguisements, ces surprises et ces stratagèmes : on appelle cela de l'esprit de l'intrigue. Du temps de Molière, les ruses galantes étaient plus naturelles et plus nécessaires, parce que les filles étaient plus rares et mieux gardées ; aujourd’hui que toutes ces entreprises amoureuses n’ont plus de modèle dans la société, et qu’elles sont usées au théâtre, on s’avise de les trouver ingénieuses et piquantes dans les modernes qui tâchent de les rajeunir, tandis qu’on les méprise dans les anciens, qui en sont les inventeurs : par un étrange travers, on préfère de mauvaises copies à de bons originaux. *L’Étourdi* est assurément un chef-d’œuvre en ce genre, en comparaison des folies misérables qu’on nous donne tous les jours ; il y a plus d’esprit, plus de sel, plus de véritable gaîté, plus d’intrigue dans cette ancienne pièce que dans les parades dénuées de sens dont les auteurs du jour nous régalent, et qu’on ne rougit pas d’applaudir. Cependant on ne veut point aller rire à *L’Étourdi* ; on lui préfère de vieilles farces réchauffées et habillées à la mode ; il ne faudrait, pour les trois quarts et demi des spectateurs, que l’afficher comme une pièce nouvelle ; ils y seraient trompés, et peut-être alors trouveraient-ils que Molière a beaucoup d’esprit.